

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 39

Artikel: Qui me rendra mon beau nez ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200463>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Fichue surveillance. — Bébé entre au salon, un grand coutelas à la main :

— Vois, maman, comme on me surveille mal, j'ai de nouveau pu attraper le couteau à découper.

Le docteur pressé. — Dans le cabinet d'un praticien très couru et qui n'a pas une minute de loisir.

— Que je suis heureuse de vous rencontrer, cher docteur. Nous allons passer quelque temps à Gimel-les-Bains. L'air y est bon, n'est-ce pas ?

— Excellent, madame, excellent. A Gimel, on peut devenir en très peu de temps centenaire.

Plus bruyant que le tonnerre. — Un mari à sa femme :

— N'as-tu pas eu peur, chère bonne, cet après-midi, du fracas de ce terrible orage ?

— Je n'ai rien entendu.

— Pas possible !

— Je t'assure. J'avais quelques amies à mon thé et la causerie était très animée.

Ce tonnerre de Sami !



— Hein !... François !... regarde-voilà... Je crois bien qu'on voit des pas dans la neige.

— T'emballe si ce n'est pas vrai ! Gage que c'est encore ce tonnerre de Sami qui est en braconnage.

— Pardi ! bien sûr ; c'est tout à fait ses pieds.

— Oh ! mais, vous savez, caporat, avet lui, faut se méfier. C'est un tout fin.

— Je sais bien, mais on est aussi fin que lui. D'ailleu, y a pas à se tromper, les pas sont bien marqués.

— Mais d'où diable venait-y ? Regardez-voilà, caporat, on dirait qu'y venait de M... ; c'est drôle, tout de même.

— Viens toujours, François, tant qu'on voit les pieds marqués, c'est qu'on est sur la piste... Crac !... Voilà qu'on ne voit plus rien, à présent. Ça ne fait rien, suivons toujours ;... y n'est pas bien loin.

— Vous croyez, caporat ?

— Tant qu'à moi, j'en suis sûr.

— C'est que, voyez-vous, avec Sami, on ne sait jamais bien à quoi s'en tenir. On le croit ici : va je t'en fiche, il est là.

— T'inquiète pas, François, je te dis ; viens toujours.

Tandis que les deux gendarmes continuaient la poursuite dans la direction que leur avaient indiquée les traces de pas dans la neige, Sami était tout à l'opposé.

Vers midi, il rentrait en ville. Sous son ample pélerine se dissimulait un lièvre magnifique. Il le portait tout droit à madame la préfète, qui le payait largement et le remerciait beaucoup... au nom de M. le préfet.

Et les deux gendarmes battaient toujours la campagne.

— Tonnerre ! ! clamait le caporat, où ce diable de Sami a-t-il pu passer ? Y s'est peut-être enfuit dans la terre. C'est curieux, tout de même, on ne voit plus de marques dans la neige. Et pourtant on est bien dans la bonne direction. J'y comprends plus rien.

— Je vous y ai déjà dit, caporat, Sami est un tout fin.

— Pas plus fin que nous ! Allons, François, en chasse ! C'est bien le diable si...

A l'auberge du Lion-d'Or, Sami partageait

tranquillement un demi avec son ami Marc, un collègue. Ils parlaient à demi-voix ?

— Aloo ! Sami, tu en viens :

— Oui.

— Et puis ?

— Un lièvre, et un beau ; au moins douze livres. Je l'ai porté au préfet.

— Le caporat et François sont partis en tournée, ce matin. Tu les as pas vus ?

— Non. Où sont-ils allés ?

— Du côté de C... .

— Oh ! c'est ça, croyant que j'y étais, bien sûr. Elle est bonne. Tu sais, Marc, y avait pas moyen qu'y me trouve. J'avais attaché sous mes souliers des grosses semelles tournées sens devant derrière, le talon en avant. Aloo, tu conçois, y me cherchaient du côté de C... pendant que j'étais dans les bois de M... .

— Oui, oui, je conçois. Ça fait comme ça que tu avançais en reculant. Laquelle, quand même ! Bravo, Sami ! à la tienne. J. M.

La bonne vie.

TOUTE VIEILLE CHANSON

Sur l'air : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Avec une vitesse extrême,
Le dernier jour s'est écoulé.
Celui-ci va finir de même
Sans pouvoir être rappelé.

REFRAIN

Nous n'avons qu'un jour à vivre,
Amis, passons-le galement
Et de tout ce qui nous peut nuire
N'ayons jamais aucun tourment.

Tout finit, tout est sans remède,
Aux lois du temps assujetti ;
Et par l'instant qui lui succède
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe, pour ne plus revenir ;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi partout suivie
Nous soumet tous au même sort ;
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace,
De tant de soins s'embarasser,
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes,
Qu'un instant peut les voir finir,
Vivons pour l'instant où nous sommes
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est même déplorable,
Qui, de la fortune, amoureux,
Se rend lui-même misérable,
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses,
Il consume ses plus beaux ans ;
A des espérances douteuses,
Il immole les biens présents.

Insensé, votre âme se livre
A de tumultueux projets,
Vous cherchez le moment de vivre
Et vous ne le trouvez jamais.

Je ne prétends pas me repaître
De l'erreur qui vous a séduits :
N'importe ce que je dois être,
Ma vie est l'instant où je suis.

PAR DUBOIS l'aîné, horloger.

Qui me rendra mon beau nez ? — Dans une maison de commerce de vins, un commis-voyageur reçoit son congé, après trente années de bons services. A cette nouvelle, le pauvre homme s'écrie douloureusement :

— Qui me rendra ma jeunesse et mon nez blanc ?

Otez votre gant. — M^{me} de La Coudrette,

de retour de voyage, traverse son parc et rencontre son jardinier. Elle lui tend amicalement la main.

— Madame est bien honnête, lui fait le brave homme, mais ôtez d'abord votre beau gant si propre, car mes mains, comme vous voyez, sont horriblement crasseuses.

Si j'étais riche ! — Monologue d'un buveur !

— Ah ! si je pouvais inventer un remède pour corriger les saouillons, en peu de temps je serais riche et alors j'aurais de quoi boire à tire-larigot !

La guierra.

Ma fâi, n'è pas l'embaras ! mà clliau que l'ant einveintà la guierra l'arant meretà qu'on lau fasse fère due z'écoule et quatro camps, lè z'on apri lè z'autro, à pi dètsau su dâi z'è-traublie. Sarâi-te pas bin fé, dite-vâi, ora ? — Quand l'è la guierra po sè recordâ, quemet cllia que no z'ein fé stau dzo passâ, eh bin, on baillera bin on batse po la vère. Quand on vâi passâ lè colonau avoué lau z'étéla, lè petit-colonau que lau diant brigadier, lè gros-majo, lè capitaino à tsevalu, lè lutenien avoué lau galèze moustatse, lè caporat que ne sè motsant pas su lau mantse po ne pas coffèi lau galons, lè sordat, etseptra, quand on vâi passâ tot cein, on sè peinse en sè mimo : « L'è veré que l'è rido galé ! »

Mâ, quand l'è qu'on fâ la guierra à debon, n'è pas lo mimo affère, câ, ein apri, tot è brezi, ravadzî, ècliaffâ, bourlâ, tsapliâ, tiâ, enfin quie, quemet on dit : « Seimblie que la guierra lâi a passâ. »

Faut que cein sâi tot parâi oquie de la mètance, du que l'oncllio Phelippe, qu'avâi mariâ la grôcha Jeannette dau Bor, appellâve sa fenne « sa villhie Guierra », po coïn que s'irant tsecagni vingt-houit ans ; ancora on par d'ans et l'arâi quasu ètâ la Guierra de Treinte-ans. Prau su que l'oncllio Phelippe avâi dâi tor assebin, mà l'è pi po dere.

Et portant, lè z'autro iadzo, lè Suisses irant crâno por allâ dinse bataillî pè lo défro. Le partessant quemet on vôleit que va à maitre : lo bissat su la rita et lo bounet su l'orollie.

Vo z'ai prau oïu parlâ dau grand Napoléon, que fotâi la fouâre à ti lè rà de pè l'étrandzi, câ rëussessâi adî à lau baillî dâi dèpliemâte dau dianstro. Eh bin ! l'avâi avoué li dâi Suisses ; et pu que lè betavè à la tita dau bataillon ; adan faillâi sè remouâ de dévant, câ on pouâve bouaillâ : « Gà ! voilà un châ ! » On coup, ein avâi dou de leu dein onna compagnie, que l'avant à nom Djedion et Sami. Clliau dou lulu s'amâvant bin : l'irant dau mimo veladzo et l'avant z'on z'u coumenîi einseimblîo. Tandu que la batâille baillive fè, que lè balle pliovesant râ, que lo canon ronnavè, vaitcè on boulet qu'arreve et que cope 'na tsamba à Sami.

— Djedion, que fâ Sami, i'è 'na tsamba de via, se-te-pliâ, porta-mè vito tant qu'à l'infirmieri.

— E-te veré ! que repond Djedion, t'i possibllio quin affère, mon pouro Sami, quin affère !

Djedion adan tserdze Sami su sa rita et fèlâve tant que pouâve èteindre, quand vaitcè on outro boulet que passe et qu'eimporte la tita dau pouro Sami. Mâ, djabe lo pas que Djedion sè maufile de cein et trace ancora on bet tant qu'à que reincontre on mândzo.

— Iò va-to ? que lâi dit lo tsapliâ-bré.

— L'è mon camerardo Sami, que l'a z'u 'na tsamba copaie et que vo z'apporto, monsu lo mândzo.

— Mâ, gros bedan, l'a la tita via, ton camerardo !

— Quemet, la tita !... cllia tsaravoute de